

TRISTAN LECOMTE

Comment
je suis
devenu
plus
humain...



...à la rencontre
de ceux
qui changent
le monde

Flammarion

Extrait de la publication

TRISTAN LECOMTE

Comment je suis devenu plus humain...

À 37 ans, Tristan Lecomte est l'une des figures du commerce équitable en France. Cet ancien de HEC, qui a fait ses armes chez L'Oréal, a fondé la société Alter Eco parce qu'il cherchait à donner un sens à son travail. Ce sens, il l'a trouvé dans cette entreprise atypique, grâce à laquelle, depuis presque quinze ans, il concilie exigences du business et volonté de changer le monde.

Mais cette aventure n'a pas été un long fleuve tranquille ! Échecs, problèmes humains, doutes... Loin des *success stories* trop lisses pour être honnêtes, Tristan Lecomte raconte les orages que l'équipe d'Alter Eco a dû traverser pour poursuivre leur fabuleux destin.

Surtout, il dépeint combien, dans l'épreuve, il a pu s'appuyer sur l'exemple des hommes et des femmes exceptionnels qu'il a eu la chance de croiser : les paysans du Sud. Combien la simplicité, la bienveillance et la sagesse de ces humains lumineux lui ont permis de devenir un peu, juste un peu, meilleur.

Flammarion

Extrait de la publication

Comment je suis devenu
plus humain...

DU MÊME AUTEUR

Le Pari du commerce équitable : mondialisation et développement durable, Éditions d'Organisation, 2003.

Le Commerce équitable, Eyrolles, 2004.

Le Commerce sera équitable, Éditions d'Organisation, 2007.

Tristan Lecomte
Avec la collaboration d'Arnaud Gonzague

Comment je suis devenu plus humain...

Flammarion

© Flammarion, 2011
ISBN : 978-2-0812-5366-7

Avant-propos

QUEL EST VOTRE RÊVE ?

Je vais commencer par la fin. Par le témoignage de Randy, un garçon que j'ai rencontré la semaine dernière aux Philippines. C'est un garçon qui a peut-être treize ou quatorze ans. Il habite à Olongapo, dans le nord du pays. À son jeune âge, il a déjà vu et vécu des choses dont peu d'entre nous, Occidentaux, soupçonnons l'existence. Né dans un milieu extrêmement pauvre, Randy a été contraint dès l'enfance de se « débrouiller », tout simplement pour ne pas mourir de faim. Qu'a-t-il fait au juste ? Je ne sais pas.

Ce que je sais, c'est qu'il a été sorti de prison et recueilli par la Fondation Preda, une formidable organisation locale qui vient au secours des filles et des garçons plongés dans des situations de détresse : prostitués, délinquants, drogués, enfants jetés en prison... Aux Philippines, qui furent une colonie américaine et firent longtemps office de base arrière vouée au plaisir des militaires yankees, le trafic sexuel des mineurs est aussi important que celui qui a cours en Thaïlande. Et la misère galopante d'un pays abandonné par les autorités contraint les plus démunis à trouver tous les expédients pour ne pas succomber.

À ces condamnés de naissance que Preda va recueillir sur les bancs mêmes des commissariats, la Fondation offre

Comment je suis devenu plus humain...

une issue de secours : une assistance juridique, un suivi psychologique, une scolarité minimale et un vrai métier dans les mains. Elle s'attaque aussi aux propriétaires des grandes plantations de canne à sucre, qui exploitent la force de travail de populations démunies. En utilisant le verbe exploiter, je suis d'ailleurs très en dessous de la vérité : en réalité, ces travailleurs sont littéralement réduits en esclavage sur les champs de cannes à sucre, isolés et menacés par des milices privées. L'indulgence coupable des pouvoirs publics et d'une autorité policière corrompue n'empêche pas Preda de parvenir chaque année à tirer des personnes de cet esclavage et de traîner les responsables en justice. Même si ceux-ci échappent toujours aux sanctions, Preda ne se résigne pas et continue de les poursuivre sans relâche, ne serait-ce que pour défendre l'idéal de justice.

Randy est, cette année, l'un des cent vingt enfants sauvés – le mot n'est pas trop fort – par Preda. Aujourd'hui, il bénéficie d'une formation de soudeur et mécanicien de la Fondation, et aide à planter et entretenir des manguiers et un jardin potager bio. L'organisation exporte ensuite les mangues bio et équitables sous forme séchée, ce qui lui permet d'engranger quelques bénéfices pour financer ses actions. Preda produit aussi de l'artisanat équitable, distribué en France dans les boutiques Artisans du Monde.

Je rencontrai Randy avec une équipe de télévision en train d'enquêter sur le commerce mondial du sucre, une enquête à laquelle je participais. Juste avant de faire tourner la caméra, nous avons un peu discuté avec lui. Je lui posai quelques questions sur son activité et, à ma stupéfaction, Randy savait très exactement quel était le rôle de Preda, en particulier sur le programme de reforestation et ses multiples bénéfices pour l'homme et l'environnement :

Quel est votre rêve ?

« Les arbres que nous plantons permettent de freiner l'érosion des sols et d'y conserver l'humidité. Ils permettent aussi de limiter les difficultés rencontrées par les populations indigènes en développant des revenus par la vente des mangues. Et, enfin, la plantation de ces arbres permet de lutter contre le changement climatique.

— Randy, demandai-je, tu crois donc que l'on peut lutter contre le réchauffement climatique ?

— Oui, bien entendu ! », répondit le garçon, le plus spontanément du monde. Il semblait si convaincu par l'évidence de sa réponse que j'en eus la chair de poule.

Je lui demandai s'il pouvait redire tout cela devant la caméra, aux téléspectateurs français qui le regarderaient. Il acquiesça et commença par un « Hello Mister and Misses... » touchant et reformula ses propos, avec un large sourire. Quelle leçon d'optimisme donné par un garçon de treize ou quatorze ans qui avait connu l'enfer.

Si lui ne se résigne pas, alors aucun d'entre nous ne le peut.

Et le plus incroyable c'est que le cas de Randy n'est pas isolé, il serait plutôt la norme chez des petits producteurs avec lesquels Alter Eco et moi travaillons depuis plus de dix ans. Nous regardons tous vers les riches et les puissants, alors que c'est des pauvres et des petits que viennent la vision et l'engagement.

Randy ne se résigne pas au réchauffement climatique. Il est persuadé que l'homme est capable de limiter les conséquences de ses propres actes. Au nom de tous les Randy de la planète, nous devons croire qu'un avenir plus écologique, plus humain est possible et tout faire pour contribuer à le faire advenir.

Mais l'effort que nous devons accomplir est d'abord culturel. Si nous nous résignons, si les changements positifs nous paraissent inenvisageables, ou alors extrêmement

Comment je suis devenu plus humain...

improbables, c'est que notre société individualiste et malade de consommation excessive nous a fait oublier de rêver à l'essentiel. L'essentiel, ce sont les autres.

Au cours de ce reportage, nous sommes aussi allés à la rencontre de nombreux industriels de l'alimentation dans plusieurs pays, d'acheteurs, de traders, de propriétaires de moulins ou de plantations, mais aussi de petits producteurs bio et équitables que je côtoie, pour certains, depuis une dizaine d'années. À tous, nous avons demandé, devant la caméra, de répondre à cette question simple :

Quel est votre rêve ?

Les réponses furent édifiantes, au-delà de nos attentes. La quinzaine de businessmen de notre « panel » se gratèrent en effet la tête pour trouver quelque chose à nous dire... Apparemment, non, ils n'avaient pas trop de rêves ! Après quelques secondes dubitatives, beaucoup lâchèrent quelque chose comme : « Eh bien, j'espère que les affaires continueront à être florissantes... Que les gens consommeront encore plus de sucre... que tout le monde mangera bientôt du riz... » En somme, leurs rêves étaient désespérément centrés sur eux-mêmes, sur leur chiffre d'affaires ou leur secteur d'activité...

La même question, posée à la vingtaine de petits agriculteurs que nous avons croisés, trouva une réponse immédiate : « Je remercie tous ceux qui m'ont aidé, et je souhaite que tout le monde puisse bénéficier du même soutien que moi. J'espère que ceux de ma communauté pourront continuer à cultiver et à donner de beaux produits... » Ils ne prenaient même pas conscience combien tout dans leurs propos était tourné vers les autres, vers un épanouissement pluriel, vers une réussite partagée. Ils ne soupçonnaient pas

Quel est votre rêve ?

combien leur vision est précieuse, et même indispensable, pour l'avenir de l'humanité.

À travers ces témoignages, j'espère que les téléspectateurs comprendront cette vérité que j'ai mis plusieurs années à saisir : les plus riches, les plus écoutés, ceux que notre civilisation érige sur un piédestal n'ont, en général, pas grand-chose à nous apprendre et ne sont souvent guère capables de nous faire espérer un monde meilleur.

À l'inverse, les petits producteurs que j'ai eu la chance de rencontrer grâce à *Alter Eco* sont pour nous tous d'incroyables modèles. Écoutons-les, regardons-les. Qu'ils nous inspirent ! Ils n'ont pas oublié l'essentiel. Il est nécessaire que nous comprenions qu'il faut travailler avant tout à un projet collectivement bénéfique, avant de penser à notre petit bonheur individuel. Ou plus exactement : il n'est pas de bonheur individuel possible sans un minimum de partage avec autrui. Le secret de l'épanouissement humain se trouve là, d'après eux.

Ce message, les paysans du Sud n'ont pas besoin de le mettre en mots. Ils en témoignent, chaque jour, par chacun de leurs gestes, par chacune de leur parole, par leur attention à l'autre. Ils le vivent, par l'hospitalité extraordinaire dont ils font preuve en accueillant l'étranger comme un roi, par l'importance qu'ils accordent aux rituels et aux festivités communes, par le poids qu'a, en eux, l'héritage des ancêtres, par la résistance culturelle sereine qu'ils offrent à une mondialisation trop souvent écrasante. L'argent n'occupe qu'une place très secondaire dans ce schéma de pensée. En revanche, le temps, lui, est primordial. Temps passé à dialoguer avec l'autre ; temps consacré au travail patient des denrées cultivées sans engrais chimiques ; temps de rassemblement, de prières, de repas, de fêtes ; temps voué à la vie de famille, aux anciens, aux

Comment je suis devenu plus humain...

voisins... Le sablier ne se vide pas partout avec la même frénésie. Et c'est une bonne nouvelle.

Comment rendre hommage à toutes ces communautés, à tous ces individus exceptionnels que j'ai rencontrés sur les cinq continents depuis tant d'années et qui, tous, furent si inspirants pour moi ? Comment étendre leur exemple pour que nous cessions, en nos contrées résignées, de penser que les changements n'advieront jamais ? J'espère que cet ouvrage sera, modestement, en mesure de contribuer à cette tâche.

Il a aussi vocation à mieux faire connaître une cause, l'équitable, à travers mon parcours. Mais que celui ou celle qui m'honore de sa lecture le sache : ma trajectoire a été et sera toujours inscrite dans une dynamique collective. Il ne s'agit pas là d'une formule commode ou d'une coquetterie. Réellement, si j'ai contribué à amorcer les chantiers dont on lira le récit, si j'ai servi tant de causes et apporté, parfois, quelques solutions, c'est parce que j'ai été le catalyseur de l'énergie, de l'enthousiasme et des rêves de tous ceux avec qui j'ai eu la chance de travailler. Sans eux, je n'aurais tout simplement pas une ligne à écrire.

Je pense évidemment à tous les salariés, amis et soutiens d'Alter Eco, depuis ses débuts. Ils feront une trop brève apparition dans cette histoire, sans mesure avec l'importance qu'ils ont dans mon cœur depuis bientôt quinze ans. Je pense aussi aux collègues et camarades de Pur Projet, aux bénévoles et soutiens qui œuvrent dans Solidarité France-Népal, aux distributeurs qui nous ont honorés de leur confiance et, parfois, de leur affection. Je pense surtout aux milliers de producteurs du Sud que nous nous efforçons de servir chaque jour et à qui jamais je ne pourrai rendre le millième de l'or qu'ils m'ont donné.

Quel est votre rêve ?

Par commodité de lecture, ce récit emploiera beaucoup la première personne. Mais qu'on n'oublie jamais qu'un « nous » immense se tient, toujours, discrètement tapi derrière le « je ».

PRISE DE CONSCIENCE

1998

Ça y est, j'ai franchi le pas. J'ai annoncé à mon supérieur que j'allais quitter l'entreprise. Je sais ce que mes collègues se diront quand ils apprendront la nouvelle de ma démission : il faut être fou, irresponsable, ou les deux, pour quitter L'Oréal ! Surtout quand on est, comme moi, âgé d'à peine vingt-cinq ans, qu'on a été formé à HEC et placé tout droit sur le chemin d'une carrière pleine de promesses.

« Et qu'allez-vous faire maintenant ? », demanda mon chef, supposant sans doute qu'un concurrent me proposait un meilleur salaire, des perspectives plus alléchantes. Je réfléchis quelques secondes.

« J'aimerais trouver un sens à mon travail, à ma vie. En me remettant à l'associatif, mais de manière sérieuse, professionnelle... »

— Je comprends. »

Et c'est vrai. Mon boss eut l'air de comprendre ce qui relevait de l'évidence : ce n'est pas chez L'Oréal que ma vie prendrait la direction qui devait être la sienne. Il était clair que j'avais besoin d'aller voir ailleurs pour m'épanouir, et de trouver celui que j'étais.

Comment je suis devenu plus humain...

Cette décision ne me rendit pas pour autant serein. La perspective de repartir de zéro pour rebâtir une carrière m'effrayait un peu. Trouver un sens, c'est facile à dire, moins à faire. Mais j'étais soulagé d'être parvenu à m'avouer que je ne pouvais pas continuer comme ça.

Oui, heureux de ne pas avoir attendu la quarantaine pour déclarer une « crise existentielle » et reprendre en main la barre du navire. Et il me semblait que, si la direction était floue, le timing, lui, était le bon.

Je me revois, en train de vider mon bureau chez L'Oréal. Il n'y avait pas grand-chose à fourrer dans les cartons, car je n'avais guère passé que deux ans au sein du groupe. Soudain, mon regard se posa sur une coupure de presse quelque peu jaunie, étalée au fond d'un tiroir. Je l'avais complètement oubliée, celle-là. Il s'agissait d'un article du *Réverbère*, un journal vendu alors dans la rue par les SDF, que ma sœur Mathilde m'avait obligeamment découpé et adressé par courrier il y a quelques mois. « En lisant ça, j'ai pensé à toi. Jettes-y un œil », conseillait-elle dans sa lettre.

Je ne m'y étais guère attardé à l'époque.

Je m'y replongeai. L'article parlait de commerce équitable, un terme presque inconnu en France et une pratique qui ne l'était pas moins. Pourtant, expliquait le journaliste, notre pays s'y était lancé dès les années 1970 grâce à l'énergie d'un personnage très charismatique et très populaire, l'abbé Pierre. Une centaine de points de vente et boutiques nommées « Artisans du Monde » existaient depuis cette époque, diffusant l'artisanat des petits producteurs du Sud et des gammes de produits alimentaires. Leur développement tenait à la motivation d'un public très engagé mais restreint, et à la mobilisation de bénévoles, issus de la mouvance associative, religieuse ou tiers-mondiste. Des citoyens engagés

Prise de conscience

pour un commerce plus juste, et une volonté immense de sensibiliser les consommateurs citoyens à la consomm'action.

En quoi consiste le commerce équitable ? À grands traits, à importer des produits du Sud, alimentaires ou artisanaux, et à les écouler comme le ferait n'importe quel commerçant, mais en garantissant aux producteurs un revenu décent et une dynamique de développement à leur organisation. En s'assurant que l'argent reversé n'ira pas gonfler les poches d'un ou deux gros exportateurs, mais qu'il nourrira mieux les familles et contribuera à la construction d'écoles, de dispensaires, de lieux culturels... En France et dans les pays consommateurs, le commerce équitable vise aussi la sensibilisation du public à l'inégalité des termes de l'échange et, plus globalement, à l'éveil des consciences aux enjeux du développement durable. Toutes ces fonctions sont complémentaires et indissociables pour que le commerce équitable change la société en profondeur. En relisant cet article, je redécouvrais cette étrangeté qu'était, à mes yeux, l'équitable, cet attelage singulier de commerce ordinaire et d'humanitaire. L'éthique insérée dans les rouages classiques du capitalisme, l'entrepreneuriat au service de principes altruistes. Tout cela était-il crédible et viable ?

Je l'avoue, la première fois que j'avais lu l'article, j'avais appelé ma sœur pour la charrier un peu :

« T'es vraiment une baba cool ! Ton machin, c'est pas possible, ça ne marchera pas !

— Quoi Tristan ? Tu n'y crois pas ?

— Écoute, il y a d'un côté le commerce et de l'autre l'éthique. D'une part, la rentabilité, l'efficacité. De l'autre, le désintéressement. Ce sont deux philosophies opposées,

Comment je suis devenu plus humain...

qui ne peuvent pas fonctionner ensemble. Elles ne le peuvent pas ! »

En réalité, il me semble avoir trouvé l'idée immédiatement géniale, mais mon ego de jeune cadre mâle n'avait pas voulu admettre cet engouement de jeune fille. Comment un petit article découpé dans *Le Réverbère* par ma sœur eût-il pu me désigner le chemin que ma vie devait emprunter ? Les choses ne se passent pas ainsi.

Campé au milieu des cartons de mon bureau, je compris qu'évidemment ma sœur avait vu juste. L'équitable était bel et bien le « sens » que je cherchais à mon existence. Être dans l'action concrète pour changer le monde. Servir ses idéaux dans son métier de tous les jours, pas à la marge, le week-end et les jours de fête.

Et c'est ainsi, dans un éclair, que je pris la décision de me lancer dans l'équitable. Comme le dira un ami et partenaire des moments d'Alter Eco les plus difficiles, Thierry Raes, patron du département développement durable de PricewaterhouseCoopers : « Tu as réussi parce que tu ne savais pas que c'était impossible ! » Il est vrai que j'ignorais tout de l'aventure dans laquelle j'étais sur le point de me lancer. Je n'imaginai pas une seconde les moments de bonheur que j'y trouverais, les échecs, les embûches et les doutes qui surgiraient sur ma route. Surtout, je ne savais pas combien j'étais encore jeune, idéaliste et si peu préparé, combien il me restait à apprendre sur moi-même et sur autrui. Combien, enfin, le chemin serait long avant de trouver celui que j'étais et ce qu'il recherchait.

Il est des moments où la vie bascule. On se trouve à la croisée des chemins sans bien prendre conscience de ce qui advient, et alors, on donne à son existence une direction qui change tout.

1991

Cette histoire démarre vraiment quelques années avant Alter Eco, avant L'Oréal et HEC. J'avais dix-neuf ans, j'étais élève en première année de classe préparatoire à Paris. Je bûchais pour intégrer une école de commerce, sans trop savoir ce que je ferais à la sortie. D'ailleurs, une question me hantait : y aurait-il une sortie pour moi ? Car, le moins que l'on puisse dire, c'est que mes notes étaient plutôt médiocres et que, en dépit de mes efforts, je stagnais péniblement à la quarante-cinquième place d'une classe comptant... cinquante élèves.

Pourtant, Saint-Michel de Picpus, où je me trouvais en prépa, n'avait rien de ces repaires de « bêtes à concours », de ces prépas ultrasélectives qui essorent leurs troupes de surdoués. C'était une prépa de niveau moyen habitée d'un excellent esprit d'entraide. Mais j'avais le sentiment de ne rien y maîtriser, de ne pas comprendre ce qu'il fallait faire pour réussir. Comme si l'on avait fourni aux autres un mode d'emploi et que j'avais été oublié dans la distribution...

Je conjecturais que, peut-être, mon profil n'était pas le bon pour rejoindre une école de commerce. Après tout, jamais je n'avais rêvé de devenir cadre supérieur dans une multinationale. Mon rêve à moi était plus modeste : je souhaitais intégrer le monde de l'hôtellerie. Cette drôle de vocation avait sans doute éclos d'une enfance plutôt nomade. Mon père était un militaire de carrière, qui changeait en permanence d'affectation. Je suis né à Reims, mais ma famille et moi avons roulé notre bosse un peu partout, au gré des mutations paternelles : dans le Massif central, en Tunisie, en Allemagne, à Maisons-Laffitte...

Comment je suis devenu plus humain...

La plupart des enfants détestent être ainsi ballotés de ville en ville. Moi, j'aimais cela, l'absence d'attaches. Découvrir de nouveaux paysages, des cultures, de nouveaux amis. C'est là sans doute que s'est forgée ma passion pour les voyages et pour les rencontres et ce ravissement, celui d'être encore étonné, bousculé, désarçonné par l'inépuisable richesse des cultures du monde, par leurs coutumes, leurs langues, leurs cuisines, les horizons qu'elles ouvrent à l'infini.

Un jour, je devais avoir huit ans. Nous habitons alors à Ezzhara en Tunisie. J'avais le privilège de « squatter » régulièrement la piscine d'un hôtel proche de mon domicile. Cela ne ressemblait en rien à un palace, mais je ne sais pourquoi, cet hôtel avec piscine sous le chaud soleil tunisien avait provoqué en moi un déclic. Je m'étais dit : « Voilà l'endroit où j'ai envie de travailler ! » J'en étais convaincu : tous mes rêves se réaliseraient dans un hôtel avec piscine – rêves de rencontres, de voyages, d'ouverture au monde. Je m'imaginais parfaitement faire le tour du monde de ces lieux de plaisir et apporter du réconfort à une clientèle joyeuse.

J'avais été bercé durant toute mon adolescence par cette précoce vocation hôtelière. Mais ce rêve se heurtait à un problème de taille : les meilleures écoles d'hôtellerie, qui se trouvent en Suisse, affichent des frais de scolarité exorbitants. Je me résolus donc à des études plus classiques. Je n'avais jamais été un brillant élève, ni même un élève faisant montre d'une particulière assiduité, mais il me semblait que j'étais capable d'intégrer une école de commerce un peu généraliste, qui me permettrait de rejoindre l'hôtellerie, en quelque sorte par la bande.

Sauf que j'avais beau m'escrimer, semaine après semaine, mes notes ne décollaient pas. Le sentiment de perdre mon

TABLE DES MATIÈRES

Quel est votre rêve ?.....	7
1. Prise de conscience.....	15
2. Au Népal	27
3. Parce que je le valais bien !	35
4. La mise à flot.....	39
5. À la rencontre d'humains.....	47
6. D'un échec à l'autre... ..	55
7. Une entreprise très... virtuelle	61
8. Tête de gondole.....	69
9. « Un jour, on rachètera Coca-Cola ! »	77
10. Le décollage	85
11. Être utiles.....	93
12. La pensée collective.....	103
13. « Militants du bonheur ».....	119
14. « Pauvreté » n'est pas un gros mot	127
15. La vie après Kofi.....	137
16. Crises	143
17. Devenir un peu meilleur.....	153
18. Une autre organisation est possible.....	161
19. Compensation.....	173
20. Un pur projet !.....	183

Comment je suis devenu plus humain...

21. Deux mondes, le même monde.....	191
22. Des Papous dans la tête	203
23. Sortir de l'âge du « non »	213
24. Sérieux n'est pas esprit de sérieux	229
25. Une sagesse	235
26. Semer.....	243
 <i>Remerciements</i>	 249

Mise en page par Meta-systems (59100 Roubaix)

N° d'édition : L.01ELKN000348.N001
Dépôt légal : mars 2011